

Le mystère Simone Weil

Simone Weil, *Œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2999, 1288 p.

Suzanne Martin

Volume 41, numéro 5 (245), octobre 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32611ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martin, S. (1999). Compte rendu de [Le mystère Simone Weil / Simone Weil, *Œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2999, 1288 p.] *Liberté*, 41(5), 122–130.

Lire en français

SUZANNE MARTIN

LE MYSTÈRE SIMONE WEIL

Simone Weil, Œuvres, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 1999, 1288 p.

Peu d'œuvres sont aussi essentielles et aussi méconnues à notre époque que celle de Simone Weil. Ces textes encore brûlants, d'une lucidité impitoyable et d'un caractère prophétique, s'adressent à chacun de nous, même à ceux qui ne connaissent pas cette œuvre ou à ceux qu'elle rebute. Simone Weil n'a rien publié de son vivant, sauf des textes dans des revues, et ses écrits ont été réunis et publiés après sa mort par ses parents, ses amis, par ceux qui, comme Albert Camus, en ont perçu immédiatement l'importance. C'est la première fois, avec cette édition dans la collection « Quarto » chez Gallimard, que tous ses écrits sont rassemblés en un seul volume. Grâce à cette belle édition, où ses écrits sont regroupés par thèmes, nous pouvons suivre son cheminement biographique, intellectuel et spirituel. Quand elle meurt en 1943, à 34 ans, on aurait pu craindre que son œuvre ne soit ensevelie avec elle, mais ce ne fut heureusement pas le cas.

On définit habituellement Simone Weil comme philosophe, historienne et mystique mais il faut ajouter aussitôt militante, intellectuelle, écrivain et l'un des esprits parmi les plus libres qui furent jamais. Le destin, l'existence, le génie de Simone Weil sont de l'ordre du mystère. Tout comme Pascal, avec qui elle a de nombreux points en commun, elle semble venir d'ailleurs et disparaître, après une courte vie héroïque, emportée

par sa passion de l'Absolu. Non pas inhumaine, comme on l'a dit parfois, mais plutôt surhumaine, selon l'expression de Florence de Lussy, qui a préparé cette édition, à condition de laver cet adjectif de toute connotation fâcheuse. Le caractère âpre, et parfois même rebutant de son ascétisme est contrebalancé par la tendresse, et parfois même l'humour, qui se manifeste dans ses lettres à ses proches et dans ses écrits.

Née en 1909, dans une famille de la bourgeoisie juive étrangère à toute religion, Simone Weil est une enfant précoce mais de santé fragile. Très jeune, elle se désespère de n'avoir pas autant de talent que son frère aîné, André, pour les mathématiques (il deviendra un mathématicien de génie). Au lycée Henri IV, elle est l'élève d'Alain. Le philosophe exercera une influence déterminante sur sa pensée et ses convictions, sur son refus de toutes les puissances d'asservissement. Après son agrégation de philosophie, elle se dirige vers l'enseignement. Passionnée depuis longtemps par les questions sociales, elle milite très activement dans les syndicats d'enseignants. À cause de son état de santé, elle doit souvent demander des congés de maladie. En 1934, elle quitte l'enseignement pour aller, durant quelques mois, travailler en usine, chez Alsthom et chez Renault, pour vivre dans sa chair la condition ouvrière. Expérience douloureuse dont elle tirera un livre. En 1936, elle s'engage aux côtés des républicains dans la guerre d'Espagne. Sa grande maladresse fait que, victime d'un accident, elle doit être rapatriée presque aussitôt. Elle gardera toute sa vie un souvenir amer de cette expérience à cause des crimes auxquels se sont livrés les anarchistes, ses compagnons de combat, crimes à ses yeux inexcusables, ainsi qu'elle l'affirmera dans une lettre à Georges Bernanos. À la fin des années 30, elle visite l'Italie, notamment Assise, et s'intéresse de plus en plus au christianisme. En 1940, elle quitte Paris occupé pour Marseille, travaille un temps

comme ouvrière agricole chez Gustave Thibon et part en 1942 pour les États-Unis, mais elle n'a de cesse de revenir en Angleterre pour se joindre aux forces de la France libre. Elle y travaille comme rédactrice à la Direction de l'Intérieur. En avril 1943, souffrant de tuberculose, de malnutrition et de privations, sans doute volontaires, elle doit être hospitalisée. Elle est transférée au sanatorium d'Ashford (Kent) où elle meurt le 24 août 1943. Elle est enterrée au cimetière catholique d'Ashford, au milieu de cette campagne anglaise qu'elle aimait tant. Durant toutes ces années, elle n'a pas cessé d'écrire. En 1949, paraît *L'Enracinement* dans la collection « Espoir » que dirige Albert Camus chez Gallimard, et qui sera suivi de *La Connaissance surnaturelle* (1950), *La Condition ouvrière* (1951) et *La Source grecque* (1953).

« Il y a la beauté et il y a les humiliés », disait Camus. Toute sa vie, Simone Weil, en qui l'auteur de *L'Homme révolté* voyait « le seul grand esprit de notre temps », s'est tournée vers ces deux réalités sans jamais abandonner l'une au profit de l'autre. Son inlassable recherche de la vérité et de la justice ne la détournait pas de la contemplation et de l'amour de la beauté du monde, amour dans lequel elle voyait, à la fin de sa vie, une des formes implicites de l'amour de Dieu. Disciple de Platon, elle rencontre le christianisme, et même le Christ, lors d'une « nuit de feu », mais sans jamais entrer dans l'Église car sa liberté de pensée lui fait prendre en horreur toutes les orthodoxies, marxistes ou chrétiennes. C'est cette liberté souveraine, ce refus des dogmes et de l'abdication de la raison, qui rend sa pensée si attirante et si nécessaire malgré ses partis pris, sa partialité, son injustice parfois. La critique n'empêche pas l'admiration et, d'ailleurs, rien n'aurait été plus éloigné de Simone Weil que d'exiger une adhésion aveugle. Toute son œuvre condamne une telle soumission de l'esprit. Chacun la lira avec sa sensibilité, ses idées, ses convictions. Ainsi le terme « mystique » ne

doit pas effrayer ; nul besoin d'être mystique ni même croyant pour lire Simone Weil. Il suffit d'avoir l'esprit et le cœur ouverts. Devant le monument de quelque mille trois cents pages que constitue cette édition, on reste interdit. Je voudrais, dans ces pages, mettre l'accent sur quelques textes et quelques aspects de la pensée de Simone Weil.

En 1934, à l'âge de 25 ans, Simone Weil termine un de ses essais majeurs, les *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*, qu'elle appelait son « grand œuvre » et qui demeurera inédit jusqu'en 1955. Cette réflexion est rédigée dans l'ombre menaçante du fascisme qui étend ses grandes ailes sur l'Europe. C'est là qu'apparaît une notion centrale dans sa pensée et dans son œuvre, celle de la force qui fait une chose de quiconque lui est soumis. Elle n'aura de cesse de refuser l'asservissement à cette force-là. À l'instar de Rousseau, Simone Weil s'interroge sur l'origine des inégalités sociales et sur l'organisation de la société. Elle constate que l'homme ne s'est délivré des nécessités que lui impose la nature que pour être écrasé par la société. Tout en conservant son admiration pour Marx, à certains égards, elle critique le marxisme et les utopies révolutionnaires avec une lucidité aussi remarquable que peu répandue à l'époque dans les milieux de gauche. La portée de cet essai va bien au-delà de la situation sociale et politique de l'Europe des années 30, et son actualité ne se dément pas. Qu'on en juge plutôt par cette citation qui semble écrite pour notre époque d'« horreur économique », pour reprendre la belle expression que Viviane Forrester a empruntée à Rimbaud :

Le travail ne s'accomplit plus avec la conscience orgueilleuse qu'on est utile, mais avec le sentiment humiliant et angoissant de posséder un privilège octroyé par une passagère faveur du sort, un privilège dont on

exclut plusieurs êtres humains du fait même qu'on en jouit, bref une place. Les chefs d'entreprise eux-mêmes ont perdu cette naïve croyance en un progrès économique illimité qui leur faisait imaginer qu'ils avaient une mission. Le progrès technique semble avoir fait faillite, puisque au lieu du bien-être il n'a apporté aux masses que la misère physique et morale où nous les voyons se débattre [...]»¹.

Elle refusera toujours de subordonner l'homme, l'individu, à la collectivité et à l'histoire. Elle dénonce toutes les formes de totalitarisme, se méfie de l'État, de l'endocritinement et de l'abêtissement. « Il est bien injuste, affirme-t-elle, de dire par exemple que le fascisme anéantit la pensée libre ; en réalité c'est l'absence de pensée libre qui rend possible d'imposer par la force des doctrines officielles entièrement dépourvues de signification². » Elle en appelle, dans la conclusion de son essai, à un effort d'analyse critique qui permettrait à celui qui l'entreprendrait « d'échapper à la contagion de la folie et du vertige collectif en renouant pour son compte, par dessus l'idole sociale, le pacte originel de l'esprit avec l'univers³. »

D'un point de vue plus littéraire, ce beau texte révèle les caractéristiques de l'écriture de Simone Weil. Une écriture dépouillée, où le « je » s'efface et où la pensée se présente en quelque sorte à nu, mais servie par l'art du mot juste et le sens de la formule. Simone Weil veut laisser toute la place au message ; elle veut être « le verre qui laisse passer la lumière », pour reprendre une de ses expressions. Malgré cet effacement volontaire, nous reconnaissons sa voix ; nous sommes touchés par cette sensibilité frémissante, sans aucun sentimentalisme, par cette compassion pour les malheurs du monde.

1. Simone Weil, *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Quarto », 1999, p. 275.

2. *Ibid.*, p. 343.

3. *Ibid.*, p. 347.

On trouvera aussi une très belle formulation de la pensée de Simone Weil sur la force dans son texte « L'Iliade ou le poème de la force », publié en 1940 et 1941 et repris dans *La Source grecque* (1953). Admirable étude où la philosophe jette un éclairage original, inédit, sur le chef-d'œuvre d'Homère. On ne saurait d'ailleurs trop insister sur l'influence déterminante de la Grèce dans sa vie et son œuvre. Affirmer qu'elle fut une helléniste serait peu dire ; elle s'est voulue grecque en un sens. Pour elle, la philosophie, la littérature, la religion grecque étaient des choses vivantes et non des objets d'étude. Toute sa vie elle s'abreuvera à la source grecque et même après son adhésion au christianisme, car elle y voyait une des sources de la religion chrétienne, alors qu'elle rejetait violemment l'influence d'Israël. Certes, nous pouvons estimer qu'elle idéalise trop les Grecs et noircit injustement les Romains, que sa Grèce est à la fois trop apollinienne et trop exemplaire. Les recherches de ces dernières années donnent une image beaucoup plus contrastée de la civilisation grecque. Mais, ceci dit, la clarté grecque rayonne dans son œuvre d'un éclat à nul autre pareil. Platon, les présocratiques (Pythagore, notamment, dont la mystique des nombres la fascinait), les tragiques, Homère ou Méléagre, dont elle a traduit « Le Printemps », l'ont accompagnée tout au long de sa vie. Cette prédilection pour les Grecs n'avait d'égale que son aversion pour Rome en qui elle voyait le modèle, et la matrice, de l'État totalitaire. Cette aversion est peut-être excessive, ou injuste, mais non dénuée de fondement. En effet, à partir d'une certaine époque, les seuls dieux des Romains semblent avoir été Rome et l'empereur. Rome devenue à elle-même sa propre fin. De plus, si on compare l'esprit romain avec l'esprit grec, toujours en mouvement, curieux, passionné de science, de philosophie, de métaphysique, le premier semble lourd et terre à terre. Simone Weil n'est d'ailleurs ni la première ni la dernière à porter ce jugement.

Une autre caractéristique de Simone Weil qui la rend proche de nous, c'est son amour et son respect non seulement pour les religions de l'Antiquité, dans lesquelles elle voyait des préfigurations du christianisme, mais aussi pour les autres cultures et leur expression religieuse. Elle avait la plus vive admiration pour la religion égyptienne et sa conception de la vertu. Commentant ces textes admirables du *Livre des Morts* qu'on appelle « la confession négative », quand l'âme doit se justifier devant Osiris, juge et souverain des morts, elle écrit : « On n'a jamais rien écrit de si touchant que les paroles prononcées dans le *Livre des Morts* par l'âme qui va être sauvée⁴. » Ce respect s'étendait aussi aux civilisations de l'Orient. Pour elle, la civilisation occidentale avait besoin de se tourner vers l'Orient pour demeurer spirituellement vivante. Elle connaissait la mystique hindoue et le bouddhisme. Dans ses dernières semaines, sur son lit d'hôpital, elle lisait *La Bhagavad-Gîtâ* en sanscrit. Dans le même esprit, elle s'est passionnée pour la civilisation occitane et les cathares, victimes de ces anathèmes et de ces persécutions qui seront toujours un de ses plus grands griefs envers l'Église romaine. Elle voyait aussi dans la christianisation forcée des Africains ou des Amérindiens une grave erreur, une entreprise colonialiste, un déracinement.

La question du déracinement est au centre de son dernier ouvrage, son testament spirituel, rédigé en 1943, *L'Enracinement*. Cet essai inspiré conserve toute son actualité, car le déracinement que redoutait son auteur n'a fait que s'accroître du fait des guerres, de l'impérialisme occidental, de l'exode des populations, etc. Le dernier visage du déracinement pourrait dans doute s'appeler « mondialisation »... Mais qu'est-ce au juste que l'enracinement pour Simone Weil ? Dans la deuxième partie de l'essai, elle en donne une définition qu'il vaut la peine de citer et de méditer :

4. *Ibid.*, p. 378.

L'enracinement est peut-être le besoin le plus important de l'âme humaine. C'est un des plus difficiles à définir. Un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir. Participation naturelle, c'est-à-dire amenée automatiquement par le lieu, la naissance, la profession, l'entourage. Chaque être humain a besoin d'avoir de multiples racines. Il a besoin de recevoir la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle, spirituelle, par l'intermédiaire des milieux dont il fait naturellement partie. Les échanges d'influence entre milieux très différents ne sont pas moins indispensables que l'enracinement dans l'entourage naturel. Mais un milieu déterminé doit recevoir une influence extérieure non pas comme un apport mais comme un stimulant qui rende sa vie propre plus intense. Il ne doit se nourrir des apports extérieurs qu'après les avoir digérés [...]»⁵.

Parmi les facteurs de déracinement, Simone Weil voit au premier chef la conquête militaire, mais aussi le pouvoir de l'argent, la domination économique et l'instruction qui a perdu contact avec les richesses du passé. C'est dire si de tels propos peuvent nous concerner, nous Québécois, Occidentaux, déracinés, porteurs d'une civilisation qui a contribué à déraciner les autres cultures et qui s'est coupée des sources de la sienne.

L'Enracinement contient aussi d'éclairantes réflexions sur les failles de nos sociétés contemporaines, les droits et les devoirs de l'être humain, les ravages du colonialisme et le véritable amour de la patrie, pur de toute idolâtrie nationaliste. Simone Weil aimait profondément la France, mais elle écrivait à Georges Bernanos : « Les humiliations infligées par mon pays me sont plus douloureuses que

5. *Ibid.*, p. 1052.

celles qu'il peut subir. » La haute idée qu'elle se faisait de son pays l'amenait à condamner sans appel le colonialisme, par exemple. Camus voyait dans cet essai un programme, des exigences, indispensables à la renaissance de l'Europe après la guerre. *L'Enracinement* pourrait être aussi une excellente porte d'entrée pour pénétrer dans l'œuvre de Simone Weil.

On peut souhaiter que cette édition, aussi complète et documentée que nécessaire, contribue à redonner à Simone Weil la place qui lui revient parmi les penseurs de notre siècle. Malgré son refus du judaïsme (qui n'était pas un antisémitisme), on s'accorde aujourd'hui à la situer dans la lignée des penseurs juifs, les rationalistes comme les mystiques. On pourrait aussi évoquer deux autres grandes figures féminines du XX^e siècle : Rosa Luxemburg et Hannah Arendt. Simone Weil affirmait que n'importe quel être humain qui le désire et fait un effort d'attention peut pénétrer dans le royaume de la vérité ; son œuvre est certainement un des chemins qui y mènent.